

## L'industrie canadienne des pâtes et papiers

W. B. Whitham

Volume 45, Number 2, July–September 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1003652ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1003652ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

HEC Montréal

### ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Whitham, W. B. (1969). L'industrie canadienne des pâtes et papiers. *L'Actualité économique*, 45(2), 267–298. <https://doi.org/10.7202/1003652ar>

# L'industrie canadienne des pâtes et papiers\*

## *Introduction*

Bien que l'importance actuelle de l'industrie canadienne des pâtes et papiers soit généralement reconnue, il n'existe pas de description d'ensemble à compter de ses origines jusqu'à nos jours. Fournir une telle description est le but de cette étude préliminaire. Nous mettrons l'accent sur l'aspect historique — c'est-à-dire l'ordre chronologique des transformations — mais nous tiendrons compte aussi du rôle varié de l'industrie dans l'économie nationale.

Bien que l'accroissement le plus important se soit produit au cours du vingtième siècle, les bases de l'industrie ont été établies au dix-neuvième siècle. Nous nous proposons de diviser l'étude de la façon suivante :

- I. Avant la fin des années 1860
- II. Des dernières années de 1860 à 1900 environ
- III. De 1900 à 1914
- IV. De 1914 à 1929
- V. De 1929 à 1945
- VI. De 1945 à nos jours

## *I. Avant la fin des années 1860*

La fabrication du papier a des origines lointaines dans l'histoire occidentale, et la date de son introduction dans les colonies qui allaient devenir le Canada est inconnue et probablement impossible

---

\* Cet article est un aperçu préliminaire de la chronologie et des questions qui seront soulevées par une étude plus approfondie.

à déceler. Le moment où elle devint une industrie peut cependant être précisé. On rapporte que le 26 novembre 1803 un dénommé Walter Ware signa un accord avec le seigneur D'Argenteuil du Bas-Canada pour une terre avec droits riverains en vue d'y bâtir une fabrique de papier <sup>1</sup>. On suppose que la production a commencé vers 1805 <sup>2</sup>. Les registres relatifs aux propriétaires et aux opérations ne sont pas clairs, mais il semblerait que cette usine à St Andrews East (pour utiliser le vocable d'usage) devint la propriété d'un individu associé à la *Montreal Gazette*. Il est opportun de connaître les antécédents de ces opérateurs, par exemple leur lieu d'origine et leurs associations d'affaires, si possible.

On ignore combien de temps a existé cette petite usine québécoise ; il en est de même également en ce qui concerne la deuxième fabrique de papier érigée à Portneuf, près de Québec, vers 1810 <sup>3</sup>, et la troisième érigée à Bedford, vers 1818 ou 1819. Des dates précises et des titres de propriété doivent être établis, quoiqu'une usine en Nouvelle-Écosse semble avoir été en premier lieu la propriété d'un dénommé Anthony Holland <sup>4</sup>. On prétend que Holland reçut une subvention de la législature locale sous forme de prime et que ceci est la raison pour laquelle la législature du Haut-Canada en aurait offert une pour l'établissement d'une fabrique de papier dans son territoire <sup>5</sup>. La fabrique qui aurait reçu la prime fut érigée à Crook's Hollow en 1825, et commença ses opérations en 1826 <sup>6</sup>. Il y aurait eu également une usine dans la Don Valley au cours de la même année <sup>7</sup>.

Toutes ces usines fabriquaient du papier de chiffons à la main ; on ne sait pas trop bien de quel moment date l'emploi des machines ni d'où sont venues les premières. Ces questions doivent être fouil-

1. *Pulp and Paper Magazine of Canada*, mai 1953, p. 143. (Ci-après P. & P. Mag.) Cf. B. Brouillette, « L'industrie des Pâtes et du Papier », dans *La Forêt : Étude* préparée avec la collaboration de l'École de Génie forestier de Québec, p. 172, où il cite 1804 comme date d'achat.

2. P. & P. Mag., mai 1953, p. 143. Aussi J. Rolland, « The Cradle of Canada's Paper Industry », P. & P. Mag., octobre 1939, p. 619, et *The Canada Yearbook*, 1952-53, p. 468, (ci-après *Yearbook*).

3. L. J. Pouliot, *Canada's Pulp and Paper Industry*, p. 3.

4. N. L. Edwards, « The Establishment of Papermaking in Upper Canada », *Ontario History*, XXXIX, p. 63 (1947).

5. Edwards, p. 63.

6. Edwards, pp. 63-64.

7. A. R. R. Jones, « Historic Mill is Efficient Producer », P. & P. Mag., septembre 1933, p. 539.

lées et, si possible, résolues. Les limites imposées à la production par l'emploi de chiffons avaient depuis longtemps, en Europe, stimulé la recherche d'autres matières premières ; il semblerait que, vers 1820, on y était parvenu dans une certaine mesure <sup>8</sup>. Il est clair que des essais se faisaient également aux États-Unis, et l'on prétend que les premières tentatives, au Canada, d'utilisation du bois comme matière première datent de 1838 <sup>9</sup>. Toute cette question de la mise au point de la pâte de bois comme matière première dans la production du papier doit être examinée en raison de son importance dans l'industrie moderne. Il importe de la résoudre et de connaître, si possible, les différents essais tentés, quand et où ils furent faits ; de connaître aussi les résultats des expériences et les rapports qui auraient été publiés à ce sujet.

Vers 1845, il y avait en Europe au moins une méthode technique pratique pour l'emploi de la pâte de bois dans la fabrication du papier <sup>10</sup>, mais on ne sait pas jusqu'à quel point elle était connue en Amérique du Nord. On a prétendu que la première production réussie en Amérique du Nord, autrement qu'à l'aide des chiffons, a été la pâte de paille <sup>11</sup>. Ceci se passait aux États-Unis, car en 1851, dans ce qui allait devenir le Canada, on ne connaissait que cinq fabriques de papier <sup>12</sup>, et l'on suppose qu'elles produisaient du papier de chiffons, étant donné que si elles avaient eu du succès dans la fabrication du papier en utilisant d'autres matières premières elles en auraient fait état lors de la Grande Exposition de 1851 ; or il ne semble pas que ce fût le cas.

Il serait intéressant de savoir quelle était la production de ces cinq papeteries et où elle était vendue. Logiquement, une grande partie de la production initiale allait aux journaux (cf. ce qu'on a rapporté au sujet de la papeterie St Andrews East qui aurait appartenu à un journal), mais cela était-il encore vrai en 1851 ?

Le développement des premières méthodes de réduction en pâte de bois eut lieu en 1850, mais d'après les données publiées il semble

8. *Canada Lumberman*, juillet 1903, pp. 12-13.

9. *P. & P. Mag.*, octobre 1933, p. 582.

10. Anonyme. *Report on the Forest Wealth of Canada*, (Appendix to the Report of the Minister of Agriculture, 1894), p. 120. Voir aussi L.E. Kendall, « Progress in the Manufacture of Mechanical Pulp », *P. & P. Mag.*, (Convention issue), 1933, p. 79.

11. J. A. Guthrie, *Economics of Pulp and Paper*, pp. 2-3.

12. Pouliot, p. 3 ; voir aussi *Yearbook*, 1952-53, p. 468.

qu'il y ait confusion quant à la séquence des essais et même quant aux relations qui existaient entre les divers expérimentateurs. Il semble qu'un nommé Burgess ait fait breveter le premier procédé à la soude en Angleterre en 1852 et, soit seul, soit avec un dénommé Watt, aux États-Unis en 1853<sup>13</sup>. Mais on a prétendu aussi que le procédé à la soude a été développé lors de la fabrication du papier de paille, et perfectionné dans son application à la pâte de bois en Allemagne<sup>14</sup>. Il faudra revenir sur ce sujet. Mais à la fin de la décennie, la pâte de soude était utilisée commercialement aux États-Unis, et il semblerait qu'on y portât quelque intérêt au Canada. La société, formée en 1859 par Angus et Logan qui avaient tous deux de l'expérience en papeterie<sup>15</sup>, bâtit une fabrique de pâte chimique à Windsor Mills, dans le Bas-Canada, qui commença ses opérations en 1864<sup>16</sup>.

Quelque deux ans plus tard, la première fabrique de pâte mécanique fut établie dans les colonies de l'Amérique Britannique du Nord quand Alexander Buntin, qui avait obtenu les droits du procédé allemand Volter<sup>17</sup>, importa sa machinerie de l'Allemagne et commença le défilage de l'érule pour préparer la pâte<sup>18</sup>.

L'établissement de ces premières fabriques utilisant le bois comme matière première semble être la suite logique de cette étape. Le fait que la Confédération eut lieu à peu près au même moment est un motif supplémentaire, à tout le moins commode, de soutenir que l'introduction de la pâte de bois avait coïncidé avec les débuts de l'industrie nationale.

## II. Des dernières années de 1860 aux environs de 1900

Durant cette période la petite industrie sans grande envergure à ses débuts s'accrut au point de devenir importante, ou du moins d'avoir la possibilité de le devenir. Sa contribution au revenu national s'accrut, et, de pair avec l'industrie du bois, suscita des désaccords économiques canado-américains. Nous avons aussi un

13. L. T. Stevenson, *The Background and Economics of American Papermaking*, p. 22.

14. Report on the Forest Wealth of Canada, p. 129. (Ci-après Report).

15. P. & P. Mag., avril 1953, p. 86.

16. *Canada Lumberman*, 1er novembre 1914, p. 31; voir aussi P. & P. Mag., 30 juin 1927, p. 827.

17. Kendall, p. 80.

18. Rolland, p. 619.

peu plus de données statistiques, car le recensement décennal national parut en 1871, alors qu'auparavant n'existait que celui des colonies, soit les deux Canadas, la Nouvelle-Écosse, etc. Au début, ces recensements nationaux contenaient relativement peu de données facilement accessibles, car l'industrie de la pâte est incluse dans « les produits forestiers » ou dans des classifications de ce genre, tandis que le papier est classé parmi les « manufactures ». Il semble que l'acceptation des pâtes chimique et mécanique ait été plutôt lente<sup>19</sup> ; mais quand s'accrut la demande de papier, et qu'il fut évident que les réserves de chiffons ne suffiraient pas, on fut forcé de l'accepter.

La preuve existe qu'à ce moment-là la fabrication du papier d'alfa se faisait encore<sup>20</sup>, mais on ne sait pas très bien pendant combien de temps encore les papeteries l'utilisèrent. Bien que cela ne soit pas étroitement lié à notre propos initial, il y aurait quelque intérêt à le savoir, car jusqu'à présent on note des tentatives répétées d'obtenir du papier à partir de l'alfa, de la paille, et d'autres matières similaires. Il semble aussi que, dans les débuts, les pâtes mécaniques furent employées pour allonger les pâtes de chiffons et les pâtes chimiques<sup>21</sup> et ce, au moment où l'on faisait beaucoup d'essais sur diverses espèces d'arbres jusqu'à ce que l'épinette soit choisie comme prototype<sup>22</sup>. Il serait souhaitable d'analyser les raisons de cette acceptation plutôt tardive de la pâte de bois au Canada, par comparaison avec les États-Unis. Les journaux canadiens étaient-ils plus lents que les journaux américains à admettre cette nouvelle matière ? Une enquête à propos des expériences faites avec diverses espèces d'arbres pour alimenter les défibreurs et broyeurs serait intéressante.

La dépression des années 1870 a marqué le déclin du commerce du bois équarri comme partie importante des opérations nationales, mais ne marqua pas immédiatement le début de l'exportation du bois de charpente et de la pâte de bois aux États-Unis ; ceci se produisit à la fin des années 1880 et plus tard. Il semble donc nécessaire de considérer, même sommairement, les changements survenus dans l'exportation du bois, et plus en détail, la proportion des espè-

19. *Report*, p. 122.

20. *P. & P. Mag.*, 30 juin 1927, p. 823.

21. J. N. Stephenson, *The Manufacture of Pulp and Paper*, vol. 3, sec. 3, pp. 1-2.

22. Stephenson, vol. 3, sec. 3, pp. 1-2 ; *Handbook of Canada*, 1930, p. 73, (ci-après *Handbook*).

ces exportées. Incidemment, bien qu'on admette d'ordinaire que la dépression de 1870 a eu des effets décourageants sur le développement de l'industrie canadienne, ceci ne correspond pas à l'expansion assez remarquable de l'industrie des pâtes et papiers. Le recensement de 1871 indique 21 fabriques (malheureusement il n'y a pas d'indication à propos du nombre de fabriques de pâte, bien qu'on sache qu'il y en avait au moins deux au Québec), qui employaient 760 hommes et produisaient pour plus de 1,000,000 de dollars<sup>23</sup>. En 1881, il y avait 36 moulins à papier qui employaient 1,588 hommes avec une production évaluée à presque 2,500,000 dollars<sup>24</sup>. Il y avait aussi cinq fabriques de pâte. La « politique nationale » de Macdonald inaugurée vers 1878 en était-elle responsable, ou y avait-il d'autres influences ? Si oui, lesquelles ?

Du côté technique on peut noter que le procédé au bisulfite Ekman fut développé en Suède dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle et que, dans les dernières années de 1870, des hommes travaillaient à des variations du procédé au bisulfite dans toutes les parties du monde<sup>25</sup>. Il semble probable qu'il se faisait des expériences canadiennes dans ce domaine, mais on n'a rien trouvé qui permettrait de formuler une conclusion. Il est certain que le procédé au bisulfite apparaît au Canada un peu plus tard, mais non pas suivant la variante de Ekman.

L'exportation des pâtes aux États-Unis suscita une controverse au Canada durant les années 1880, particulièrement après que devint évidente la conséquence des modifications des tarifs aux États-Unis en 1883. Les conséquences précises doivent être examinées et, en tenant compte de l'importance accrue pour les deux pays de l'industrie canadienne des pâtes et papiers, il est essentiel d'accorder une attention toute particulière aux modifications des tarifs et aux facteurs économiques et politiques qui influencèrent les législateurs. La pâte exportée pendant les années 1880 consistait ordinairement en pâte de soude ou en pâte mécanique, car la première fabrique canadienne de bisulfite (utilisant le procédé autrichien Rittner-Kellner) a été établie entre 1885 et 1887<sup>26</sup>, et il est peu probable que

23. Pouliot, p. 3.

24. Pouliot, p. 3 ; aussi A.R.M. Lower, *Settlement and the Forest Frontier in Eastern Canada*, p. 117. (Ci-après Lower, *Settlement*.) Et aussi *Yearbook*, 1905, tableau XLV, p. 125.

25. Stephenson, vol. 3, sect. 4, pp. 2-3.

26. Stephenson, vol. 3, sec. 4, p. 3 ; aussi *Handbook*, 1930, p. 74.

cette usine eût pu contribuer largement à l'exportation de la pâte avant le début des années 1890.

Si les années 1860 et 1870 avaient vu la naissance de l'industrie des pâtes et papiers au Canada, les années 1880 l'ont vue grandir au fur et à mesure des transformations qui s'étaient imposées, à partir des chiffons jusqu'au bois comme matière première, pour l'obtention du papier de qualité normale. Grâce à ceci, on reconnut davantage l'importance des terres boisées canadiennes et, peut-être à un moindre degré, le potentiel en forces hydrauliques. L'intérêt dans la conservation s'accrut ; il est bon qu'on s'y arrête. Il semble qu'il y ait deux sources possibles : la première, une préoccupation pour le pin qui commence au cours des années 1850<sup>27</sup>. La deuxième fut « importée », probablement en grande partie des États-Unis où l'on rapporte qu'un intérêt marqué pour la conservation s'est développé dans les années 1870<sup>28</sup>. Les relations entre ces deux sources, et l'existence possible d'autres sources seraient à propos. Il est aussi nécessaire de refaire la marche de la législation quant à la conservation, et en particulier dans les années 1890 quand la motivation des « conservationnistes » se teinta d'anti-américanisme.

Plusieurs provinces ont copié la loi de l'Ontario de 1878 quand elles établirent leurs propres mesures de conservation<sup>29</sup>. Le Québec aussi vota une loi qui offrait une prime sous forme d'un droit aux terres de la Couronne à ceux qui y sèmeraient ou repiqueraient certaines espèces d'arbres<sup>30</sup>. L'impression qui reste des écrits de cette période est que ces lois, bien que restrictives, furent assez bien accueillies. Il est intéressant de noter aussi que le concept des réserves forestières fait son apparition à ce moment<sup>31</sup>. Cependant, comme toujours, des considérations politiques l'ont souvent emporté sur les recommandations des techniciens spécialistes.

Les années 1890 ont vu très peu de changement à ce sujet, et ce n'est que bien après le début du vingtième siècle que l'avis des experts prit, auprès des politiciens, plus de poids que toute autre considération. La décennie a vu, cependant, une expansion continue de

27. Lower, *Settlement*, p. 48.

28. Stevenson, p. 184. Aussi S.H. Olsen, « Commerce and Conservation : The Railroad Experience », *Forest History*, janvier 1966, p. 4.

29. *Report*, pp. 23-24 ; aussi p. 25.

30. *Report*, p. 23.

31. Lower, *Settlement*, p. 64.



l'industrie. Les premières statistiques sur la production du bois à pâte parurent pour l'année 1891 et démontrèrent, comme on s'y attendait, que le Québec et l'Ontario en avaient produit la plus grande partie<sup>32</sup>. À ce moment-là les quantités produites dans les deux provinces étaient à peu près égales, mais dès 1901 Québec dépassa de beaucoup l'Ontario<sup>33</sup>. Pendant la décennie, les exportations s'accrurent aussi de façon régulière, à partir d'une valeur de 80,000 dollars en 1890 jusqu'à plus de 900,000 dollars en 1900<sup>34</sup>, tout comme les exportations de pâte de bois qui montèrent de 168,000 à 1,816,000 dollars dans les mêmes années<sup>35</sup>. La répartition des marchés d'exportation est ici curieuse — l'exportation du bois à pâte aux États-Unis vers la fin de la décennie a excédé de beaucoup celle des autres marchés, la proportion pour ce qui est des États-Unis par rapport aux autres marchés étant d'environ 23 pour 1, tandis que la proportion pour l'exportation de la pâte de bois pour ce qui est des États-Unis par rapport aux autres marchés, était seulement de 3 pour 1. On se demande pourquoi. Il semble qu'il n'y ait pas eu d'exportation de papier par le Canada durant cette période.

Le relèvement économique après la dépression des années 1890 a vu les exportations de pâte et de bois à pâte aux États-Unis s'accroître plutôt rapidement vers 1896-1897. Ceci fit que la politique tarifaire des États-Unis devint un point nerveux pour l'industrie et on doit la considérer en relation avec les pressions exercées par l'industrie et d'autres organismes à différents paliers du gouvernement, quant à la restriction des exportations pendant les dernières années de la décennie. Des témoignages existent qui démontrent que l'American Newspaper Publishers' Association (dorénavant A.N.P.A.) était mêlée à la controverses du côté américain<sup>36</sup>, et qu'elle fut particulièrement inquiète quand l'International Paper Company fut fondée. Cette société était considérée comme un trust<sup>37</sup>. On rapporte qu'en 1899 il y avait 1,610 journaux quotidiens publiés aux

32. *Yearbook*, 1905, pp. 102-105; aussi *Report*, p. 153.

33. *Yearbook*, 1905, pp. 102-105.

34. *Statistical Yearbook of Canada for 1900*, p. 285. (Ci-après *Statistical Yearbook*.)

35. *Statistical Yearbook*, 1900, p. 285; aussi *Report*, p. 129.

36. Stevenson, p. 191.

37. Stevenson, p. 191.

États-Unis<sup>38</sup>, et que si la A.N.P.A. en représentait la majorité, elle était clairement une force politique d'envergure.

Nombre de questions se soulèvent à propos de l'industrie durant cette période, mais les plus importantes paraissent être les suivantes. Premièrement, jusqu'à quel point l'anti-américanisme au Canada dans les années 1890 a-t-il influencé la législation et l'industrie ? Dans quelle mesure la législation, telle celle de l'Ontario en 1890<sup>39</sup> qui défendait l'exportation du bois de sciage, reflétait-elle l'anti-américanisme ou un sentiment « conservationniste », ou plus simplement le désir d'accroître l'industrie locale et la valeur des exportations ? Troisièmement, on a noté que les exportations se sont accrues au cours des années 1890, particulièrement après la fin de la dépression ; un exposé superficiel de données recueillies jusqu'à maintenant laisserait croire que cet accroissement concernait principalement les matériaux utilisés pour le papier journal. Il n'y a pas de doute que ceci est vrai au vingtième siècle, mais était-ce aussi évident pour la décennie qui nous occupe que ce devait le devenir plus tard<sup>40</sup> ? Quatrièmement, quelle était en termes de production la répartition de l'industrie entre les provinces ? Des données existent quant au nombre respectif des usines, mais la répartition de la production des pâtes et papiers a besoin d'être clarifiée. Cinquièmement, il serait souhaitable d'apporter des précisions quant à l'importance du papier manufacturé, ou des expériences faites pour le produire, à partir des matières premières autres que la pâte de bois pendant cette période. Sixièmement, l'expansion constante de l'industrie suggère que le schéma général d'une longue période de marasme économique, qui devait aboutir à une dépression aiguë au début des années 1890, ne s'applique pas entièrement à l'industrie des pâtes et papiers. Ceci doit être examiné.

### III. De 1900 à 1914

Cette période vit l'industrie croître dans des proportions économiques indiscutables, mais elle était encore loin de compter comme un facteur majeur de l'économie nationale tel qu'elle devait le deve-

38. Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 188.

39. *Report*, p. 25 ; aussi Easterbrook & Aitken, *Canadian Economic History*, pp. 541-544.

40. Rolland, p. 620.

nir après la Première Grande Guerre. Cette croissance fut salubre à l'époque bien que, vers la fin de la période, on ait vu poindre des signes d'investissements spéculatifs <sup>41</sup>. Les premières fabriques d'importance de papier journal furent bâties et les premiers investissements majeurs des États-Unis dans l'industrie firent leur apparition ; il y a une relation entre les deux. Il y avait aussi d'importants investissements du Royaume-Uni, un fait qui paraît un peu curieux étant donné que la plus grande partie de la production de papier journal était exportée vers les États-Unis. D'une valeur « négligeable » en 1900, cette production s'accrut jusqu'à plus de 400,000 tonnes en 1913 <sup>42</sup>. S'accrut aussi la valeur des exportations, considérée comme négligeable en 1901 (le papier journal n'est pas compris dans les statistiques d'exportations pour cette année-là), de plus de 3,000,000 de dollars pour l'année 1911 à 11,386,845 dollars pour l'année fiscale 1913-1914 <sup>43</sup>. Étant donné que la plus grande partie de ces exportations allaient vers les États-Unis, alors qu'une bonne partie des capitaux étaient également venus du Royaume-Uni, il serait intéressant de retracer le schéma de l'influx des capitaux tout autant que celui des exportations ; l'argent du Royaume-Uni était-il investi dans les usines qui exportaient au Royaume-Uni (tel qu'à Terre-Neuve), ou dans les usines qui exportaient là où était le marché ?

Des témoignages existent qui indiquent que les nombreuses modifications de la loi tarifaire des États-Unis étaient liées à l'accroissement rapide des exportations vers les États-Unis, mais il faut prendre en considération la diminution des réserves forestières de ce pays. On doit aussi s'interroger sur l'influence que ces facteurs ont eue sur l'attitude du A.N.P.A. quant au problème tarifaire. Il est fort probable que les mêmes sentiments notés dans les années 1890 à propos des exportations existaient encore, et des témoignages sûrs laissent entendre que les conséquences du tarif Underwood étaient tenues pour douteuses par l'industrie canadienne <sup>44</sup>. L'attitude de l'industrie à propos des débats de 1910-1911 sur le traité de réci-

41. C. Wilson, « The Canadian Pulp and Paper Industry in the Twentieth Century », *P. & P. Mag.*, (Convention Issue) 1933. Remarque basée sur l'impression générale restée après lecture de l'article.

42. Easterbrook and Aitken, p. 545.

43. *Handbook*, 1930, p. 167 ; *Canada Lumberman*, 1er juillet 1914, p. 42.

44. *Canada Lumberman*, 1er février 1914, p. 35.

proclité semble avoir été hostile <sup>45</sup>, mais il faut y regarder de plus près.

Au début du vingtième siècle, il se produisit des changements saisonniers dans l'industrie <sup>46</sup>, mais il ne semble pas y avoir eu de changements importants dans les techniques, du moins en ce qui concerne les opérations du bois, bien que l'emploi d'équipement à vapeur pour l'exploitation forestière dans l'est des États-Unis fut noté dans les revues de commerce <sup>47</sup>. Il faudrait se demander quels étaient ces changements saisonniers et pourquoi ils se sont produits. Étaient-ils dus à une demande accrue de papier ?

L'industrie des pâtes et papiers s'intéressa davantage à la santé et, à un moindre degré, à la sécurité et au bien-être de ses employés. Les répercussions de cette sollicitude, ses origines et son importance par rapport aux changements et aux coûts dans l'industrie ne sont pas claires. Par exemple, on rapporte que l'industrie attirait « des employés bons et assidus » venus de l'industrie forestière dès 1903 <sup>48</sup>. En admettant que ce fut le cas, quelles en furent les causes ? S'agissait-il uniquement de salaires ? De meilleures conditions de travail ? Et la sollicitude du temps, quant à la sécurité plus grande des travailleurs et quant à leur bien-être, (par exemple, telle que formulée dans le Législation de 1901 sur la santé en Ontario) était-elle reliée au « climat général d'opinion » sociale ou non ? Les discussions paraissant dans les revues de commerce du temps étaient plutôt menées en termes économiques.

Le nombre de fabriques n'augmenta que très lentement dans les années précédant la guerre. En 1902 on a rapporté 35 fabriques de pâte au Canada, qui produisaient à peu près 85,000 tonnes de pâte chimique et une quantité indéterminée de pâte mécanique <sup>49</sup>. Dès 1914, il y avait 65 usines à pâte, dont près de 6,365,000 dollars de la production en pâtes diverses était exportée <sup>50</sup>. La répartition de ces 65 usines accuse un net avantage en faveur des provinces de l'est ; il y en avait 10 dans les Maritimes ; 34 au Québec, 17 en

45. Wilson, p. 62 ; *P. & P. Mag.*, juillet 1953, p. 76.

46. *Canada Lumberman*, mai 1903, p. 17.

47. *Canada Lumberman*, août 1903, p. 17 ; octobre 1903, p. 11 ; décembre 1903, p. 17.

48. *Canada Lumberman*, mai 1903, p. 21.

49. *Canada Lumberman*, octobre 1903, p. 25 ; *P. & P. Mag.*, mai 1953, p. 141.

50. *Handbook*, 1930, p. 112.

Ontario et 3 en Colombie-Britannique<sup>51</sup>. Il semble que ces dernières étaient plutôt petites<sup>52</sup>, mais il faut déterminer la répartition de la production entre les provinces. Étant donné les tendances politiques fortement marquées des chefs de l'industrie, le motif des pressions qu'ils tentèrent d'exercer à différents niveaux du gouvernement doit être examiné. Par exemple, en 1903 de fortes pressions furent faites auprès des gouvernements du Québec et de l'Ontario en vue de prohiber l'exportation du bois de sciage et du bois à pâte<sup>53</sup>. Mais, ce n'est qu'en 1908 que la Colombie-Britannique a prohibé l'exportation du bois à pâte, et Québec n'a rien fait avant 1910<sup>54</sup>. Dans les autres provinces, l'efficacité de ces restrictions, comme celle d'autres semblables, était limitée<sup>55</sup>. Les raisons des délais et du manque d'efficacité exigent une analyse approfondie.

Le rôle exact des chemins de fer dans l'expansion de l'industrie n'est pas défini. Cependant, il ne fait pas de doute qu'ils y contribuèrent activement, car la publicité faite par les chemins de fer dans les revues de commerce de cette époque souligne la propriété de terres forestières et le fait qu'ils en facilitaient l'accès<sup>56</sup>. La possibilité que certaines restrictions furent imposées à l'exploitation de ces terres n'est pas toujours évidente. Au milieu de 1914, par exemple, on constatait qu'un décret de Québec interdisant l'exportation du bois à pâte ou du bois équarri, à partir des terres cédées aux chemins de fer, laisserait présumer « un changement radical dans les projets de plusieurs grands syndicats américains et canadiens »<sup>57</sup>. Il semble y avoir eu controverse quant à l'intention des chemins de fer : voulaient-ils exploiter leurs concessions forestières surtout pour le bois à pâte, ou pour la colonisation ? Les faits témoignent en faveur de ce dernier motif. Il semble que, du point de vue économique, le transport du bois à pâte par chemin de fer allait à l'encontre d'un développement marqué du transport régulier du bois à

51. *Canada Lumberman*, 1er juillet 1914, p. 37. (On donne 65 comme chiffre total des usines, mais l'addition donne 64. Note du traducteur.)

52. *Canada Lumberman*, 15 mars 1914, p. 40 ; voir aussi L. Manley, « Industry Had Early Start in B.C. », *P. & P. Mag.*, mai 1953, p. 155.

53. *Canada Lumberman*, janvier 1903, p. 22 ; février 1903, p. 19 ; mars 1903, p. 9 ; avril 1903, p. 22.

54. Stevenson, p. 194 ; Wilson, p. 62.

55. *Canada Lumberman*, 1er juillet 1914, p. 37.

56. Voir, par exemple, *Canada Lumberman*, édition hebdomadaire du 4 mars 1903, p. 4, (annonce).

57. *Canada Lumberman*, 1er juin 1914, p. 27.

pâte, car vers la fin de 1914, on savait qu'on avait brûlé une grande quantité de bois à pâte plutôt que de l'expédier par chemin de fer vers les marchés potentiels, étant donné que ce procédé n'était pas rentable<sup>58</sup>. Comme cette question est liée de près à celle de la colonisation en regard de l'exploitation forestière et de la coupe du bois à pâte durant cette période et après, on doit l'étudier par rapport aux initiatives organisées tant dans l'intérêt de la colonisation que de l'industrie forestière.

En termes techniques, il semble qu'il y ait eu relativement moins d'innovations majeures dans l'industrie durant cette période que dans les décennies précédentes. Le procédé au sulfate fut introduit aux États-Unis vers 1900<sup>59</sup>, quelque vingt ans après son invention en Scandinavie, et fit son entrée au Canada en 1907 quand la Brompton Pulp and Paper Company construisit une nouvelle usine, ou transforma une fabrique qu'elle avait achetée en vue de la production du papier kraft<sup>60</sup>. L'industrie était encore à ce moment-là plus artisanale que scientifique ; ce n'est qu'après 1908, paraît-il, que s'exerça une pression importante pour le contrôle scientifique, c'est-à-dire seulement lorsque les besoins de la production exigèrent que l'on accorde plus d'importance au rendement qu'à la qualité<sup>61</sup>. On a soutenu qu'en 1902, la plus importante et la plus moderne des machines à fabriquer le papier journal au Canada était actionnée par une roue hydraulique directement reliée à la machine<sup>62</sup>, mais moins d'un an après on se proposait d'utiliser une machine qui serait alimentée par des moteurs A.C.<sup>63</sup>.

On retrouve des traces d'insatisfaction ouvrière dans l'industrie de cette époque. On dit que le grief principal dans les relations ouvrières jusqu'à 1910 environ, a été la journée de travail de huit heures et la substitution de trois équipes de huit heures aux habituelles relèves de onze et treize heures dans les usines<sup>64</sup>. On s'opposait beaucoup aux syndicats ; à partir de 1910 ceux-ci cherchèrent à

58. *Canada Lumberman*, 15 décembre 1914, p. 34 ; voir aussi un point de vue contradictoire dans le numéro du 15 août 1914, p. 102.

59. Stevenson, pp. 25-26.

60. *Handbook*, 1930, p. 74 ; Wilson, p. 60.

61. W. G. MacNaughton, « Process Control during Thirty Years », *P. & P. Mag.*, (Convention issue), 1933, p. 71.

62. MacNaughton, p. 71.

63. *Canada Lumberman*, février 1903, p. 19.

64. C. Jordan, « The Development of Labor Relations », *P. & P. Mag.*, mai 1953, p. 161.

s'imposer<sup>65</sup>. Il ne semble pas que la question des salaires ait été le point important ; ils semblent avoir été un peu au-dessus de la moyenne nationale en 1901 et en 1911<sup>66</sup>. Ils n'étaient pas très élevés cependant ; le « taux de base » dans les usines est reconnu pour avoir été entre huit et dix cents l'heure pour la main-d'œuvre ordinaire, tandis que les ouvriers spécialisés gagnaient davantage<sup>67</sup>. Dès 1913, quand on obtint la journée de huit heures, les salaires avaient un peu augmenté ; le travailleur le moins payé d'une fabrique de papier, qui était d'un rang au-dessus du manoeuvre, recevait 1.50 dollar par jour, tandis qu'un préposé à une machine recevait 4 dollars par jour<sup>68</sup>.

Des nombreux autres points qui doivent être analysés, en examinant le développement de l'industrie à cette époque, il y en a deux qui requièrent une attention toute particulière, tandis qu'un autre de moindre importance mérite au moins qu'on s'y arrête.

Le premier de ces points majeurs est l'importance accrue du souci de conservation. Il semble qu'on ait mis l'accent sur la prévention des feux de forêt, car plus que tout autre sujet peut-être, on en a traité dans les diverses revues spécialisées<sup>69</sup>. En conséquence, il est nécessaire d'analyser tout le mouvement « conservationniste » du temps pour déterminer au moins ses aspects les plus importants quant aux intérêts de l'industrie des pâtes et papiers.

Le deuxième point majeur est l'effet qu'a eu sur le Canada l'expansion de l'industrie des pâtes et papiers de Terre-Neuve. La concurrence de Terre-Neuve fut très marquée à compter de 1904 environ, après que les intérêts britanniques Harmsworth eurent pris avantage des nouvelles réductions des baux pour les forêts de Terre-Neuve afin d'y bâtir une fabrique de papier. On s'attendait que ceci suscite une concurrence pour le Canada<sup>70</sup> ; la suite des événements indique qu'on avait vu juste car, pour l'année fiscale 1912-1913, Terre-Neuve a exporté près de 51,000 tonnes de pâte mécanique et 44,000 tonnes de papier (en grande partie du papier

65. Jordan, p. 162.

66. Exposé basé sur les indices publiés dans *Handbook*, 1946, p. 132.

67. *P. & P. Mag.*, mai 1953, p. 149.

68. *P. & P. Mag.*, juillet 1953, p. 76.

69. Par exemple, voir remarques dans *Canada Lumberman*, avril 1903, p. 11.

70. *Canada Lumberman*, août 1903, p. 24.

journal et du papier d'emballage) pour faire concurrence à la production canadienne <sup>71</sup>. Mais tout ceci doit être examiné en détail.

Le point de moindre importance est l'augmentation du nombre des organismes commerciaux, surtout à ce moment-là. Les organismes représentant l'industrie changèrent de nom et d'organisation interne à cette époque, pour en arriver, en 1913, quand fut fondée la Canadian Pulp and Paper Association, à la forme définitive qu'on connaît aujourd'hui. Il faudrait au moins faire des recherches sommaires à propos des organisations qui ont précédé la Canadian Pulp and Paper Association.

#### IV. 1914-1929

Au cours de ces quinze années, l'industrie a connu une période difficile, quant à sa croissance et à son rayonnement, causée en partie par des influences spéculatives et en partie par des influences gouvernementales téméraires. Il est nécessaire d'approfondir ces deux causes et de déterminer, du moins provisoirement, l'influence relative de chacune d'elles. Étant donné les liens étroits entre le gouvernement et le monde des affaires, il est possible qu'il y ait là une relation directe de cause à effet.

La déclaration de la guerre a grandement affecté l'industrie, bien que la première réaction, durant les premières semaines, en ait été une de consternation. Mais à la mi-août 1914, on commença à songer aux conditions d'après-guerre : « Si les Alliés sont victorieux, plusieurs sont convaincus qu'en fin-de-compte de meilleures conditions d'affaires prévaudront » <sup>72</sup>. Cependant, à ce moment et en dépit des bouleversements du commerce, de nouvelles tendances favorables apparaissaient : « ...Les manufacturiers canadiens ne pourront suffire à la demande... la consommation du papier journal a beaucoup augmenté... » <sup>73</sup>. Et, il va sans dire, les prix montèrent. Dès le début de septembre, cette montée avait suscité pour la pâte au bisulfite des augmentations de 10 à 15 dollars la tonne, et, pour la pâte mécanique, d'à peu près 2 dollars la tonne <sup>74</sup>. Il est douteux qu'une part de ces rentrées accrues ait été partagée avec les employés, du moins au début.

71. *Canada Lumberman*, 15 octobre 1914, p. 54.

72. *Canada Lumberman*, 15 août 1914, p. 91.

73. *Canada Lumberman*, 15 août 1914, p. 146.

74. *Canada Lumberman*, 1er septembre 1914, p. 46.



Les faits connus incitent à croire que les salaires ont commencé à monter à partir de 1915, mais pas au même rythme que les prix de la pâte et du papier. L'ampleur exacte des augmentations reste à déterminer, mais les calculs faits à partir des indices publiés laissent croire que le salaire hebdomadaire moyen du bûcheron, d'environ 13 dollars qu'il était en 1915, a monté jusqu'à environ 31 dollars en 1920<sup>75</sup>. Nous ne connaissons pas les changements dans les conditions de travail qui sont directement imputables à la guerre, mais nous devrions les étudier, de même ceux qui sont postérieurs à 1920. Les indices des salaires cités plus haut (notes 66 et 75) indiquent une baisse d'à peu près 10 dollars par semaine pour les bûcherons dans les années 1929-1930. Aucune donnée n'a été trouvée relativement aux salaires des travailleurs dans les usines. Les effets du syndicalisme doivent être étudiés. Il faudrait aussi savoir jusqu'à quel point le schéma des salaires a contribué à l'avènement du syndicalisme. Tout le domaine des relations ouvrières soulève de nombreuses questions. Par exemple : quel rapport y avait-il entre l'organisation syndicale de l'industrie et le grand mouvement syndical qui cherchait à englober toutes les industries majeures de cette époque ? Y a-t-il quelque rapport avec la multiplication des plans d'assurance et d'autres plans de même nature, ou doit-on voir là un développement logique des tendances d'avant-guerre contenues dans la législation sur la sécurité et la santé ? Les syndicats canadiens qui se sont formés sont habituellement reconnus comme l'ayant été en dehors du T.L.C.<sup>76</sup>. Si cela est vrai, on doit en déterminer les raisons. À la fin des années 1920, au moins deux des syndicats faisaient partie d'une fédération internationale<sup>77</sup> ; il faudrait voir aussi si d'autres y adhéraient ou non, et jusqu'à quel point les centrales canadiennes ont pu être mêlées aux disputes internes de la Fédération américaine.

Après la période initiale de désarroi, les ventes et la production de l'industrie augmentèrent, et il semble que ceci facilita un influx de capital spéculatif dans l'industrie. Le volume de cet influx (et l'importance de l'augmentation des ventes qui l'a motivé) est à déterminer. Il n'y a pas de doute que, dès 1916, des avertissements paraissent

75. Ces chiffres sont basés sur les indices publiés dans *Handbook*, 1946, p. 132.

76. Easterbrook and Aitken, p. 566.

77. *P. & P. Mag.*, 2 juin 1927, p. 714 ; voir aussi pp. 693-694.

saient dans les revues spécialisées à propos du « lancement d'entreprises instables et sans aucune notion des affaires »<sup>78</sup>, et que d'autres furent publiés par la suite, de temps à autre. Dix ans plus tard, il est évident que la presse financière s'inquiétait<sup>79</sup> et l'on peut en voir la preuve dans la formation d'une compagnie de ventes. Il est clair que l'industrie était en difficultés dès 1927-1928 et qu'elle s'acheminait vers des problèmes sérieux même sans la venue de la dépression. Il paraît nécessaire alors d'examiner les années de guerre et celles d'avant la dépression comme s'il s'agissait d'une période continue et presque indépendante des autres. À cet effet, les répercussions de l'action des offices de contrôle du temps de guerre doivent être étudiées, tant pour ce qui concerne les offices eux-mêmes que par les rapports qu'ils entretenaient avec les agences correspondantes des États-Unis après 1917. Il faut examiner aussi jusqu'où s'étendit l'intervention gouvernementale après la fin des contrôles de guerre, étant donné qu'il peut être important de comprendre les motifs et les tendances de telles interventions pendant la dépression et durant la deuxième Grande Guerre.

Cependant, on ne doit pas oublier, pendant ces années difficiles de spéculation et de financement, les importantes réalisations de l'industrie. La production et les exportations augmentèrent rapidement. Il va sans dire que la guerre suscita des commandes considérables de papier journal pour les États-Unis quand baissèrent leurs importations de la Scandinavie<sup>80</sup>. Dès le tout début de la guerre on envisagea la possibilité d'un tarif fédéral d'exportation sur le bois à pâte comme mesure de revenus du temps de guerre<sup>81</sup>. La production du papier journal augmenta, très probablement à cause de cette situation, de 415,000 tonnes en 1914 à 608,000 en 1916, et à 734,000 en 1918, pour atteindre 1,081,000 en 1922<sup>82</sup>. Il y eut probablement la même augmentation dans les exportations, mais les chiffres précis restent à déterminer. Les statistiques donnent les exportations en valeur allant de 2 millions de dollars pour le papier journal en 1910 à 53 millions en 1920, par exemple<sup>83</sup>, mais le cours

78. Wilson, p. 64.

79. *P. & P. Mag.*, 26 mai 1927, p. 678, citant le *Montreal Star*. Sans date.

80. *Canada Lumberman*, 1er septembre 1914, p. 32.

81. *Canada Lumberman*, 15 septembre 1914, p. 29.

82. *P. & P. Mag.*, 3 février 1927, p. 149.

83. *Handbook*, 1930, p. 76.

des monnaies et la variabilité des prix du produit camouflent le volume véritable des exportations de papier journal. Le schéma du commerce de l'exportation doit être considéré, et même s'il semble aller de soi que les augmentations ont agi sur l'investissement, les sources du capital d'investissement de même que l'emploi qu'on en a fait sont nettement à déterminer. Il faut connaître également la raison pour laquelle l'industrie a continué d'attirer les spéculateurs après les premières années de 1920, quand les prix baissaient et qu'apparaissaient les signes d'une surproduction.

La répartition géographique de l'industrie doit aussi être examinée. Même au début de la deuxième Grande Guerre, elle était encore et avant tout une industrie de l'est. En 1915, il y avait 3 usines (grandeur inconnue) en Colombie-Britannique tandis qu'il y en avait 42 dans le Québec et l'Ontario<sup>84</sup>. En 1920 ou 1921, il y avait 4 fabriques de pâte en Colombie-Britannique, et 2 fabriques de papier, avec un capital total investi de quelque 27 millions de dollars<sup>85</sup>. Ceci se compare avec le chiffre national de 67 fabriques pour une capitalisation de 347 millions de dollars à cette époque<sup>86</sup>. En 1925, les fabriques de la Colombie-Britannique ne produisaient qu'environ 225,000 tonnes de papier journal<sup>87</sup>, sur un total de 1,500,000 tonnes, environ, de la production nationale<sup>88</sup>. Il est évident qu'il est nécessaire d'examiner de plus près la répartition de la production, de même que les raisons qui l'ont motivée. Les tarifs du fret transcontinental étaient élevés, et il semble qu'il aurait pu y avoir une plus grande diffusion de l'industrie de la côte ouest. Les raisons pour lesquelles ceci n'a pas eu lieu doivent être examinées.

Le développement de l'industrie à cette époque a suscité davantage d'intérêt en ce qui concerne la disponibilité du bois à pâte, avec le résultat qu'on tint compte de plus en plus de la conservation et du reboisement. L'impression qui reste et qui doit être vérifiée, est que le problème du reboisement, bien que signalé à plusieurs reprises dans les revues spécialisées, et compte tenu de l'envergure qui s'imposait, paraissait quelque peu inquiétant. Il faut encore déter-

84. *P. & P. Mag.*, juillet 1953, pp. 78-80.

85. S.J. Duly, éd., *The Resources of the Empire: Timber and Timber Products*, pp. 117 et 129.

86. Duly, p. 112.

87. Manley, p. 156.

88. *P. & P. Mag.*, 3 février 1927, p. 149.

miner quand les tentatives systématiques de reboisement commencent, mais on sait qu'en 1927 le Québec repiquait quelque 1,600,000 arbres et s'attendait à en repiquer environ 5,000,000 en 1929, tandis que l'Ontario en repiquait à peu près 5,000,000 en 1927<sup>89</sup>.

L'autre aspect de la conservation qui a beaucoup retenu l'attention a été la prévention des feux de forêt. On a beaucoup parlé, et avec raison, dans les revues spécialisées, des avions utilisés pour la patrouille. On ne sait pas avec exactitude quand débutèrent les patrouilles aériennes. On rapporte qu'en 1915 l'avion était utilisé au Wisconsin pour des patrouilles du genre<sup>90</sup>, mais son usage au Canada ne s'est répandu qu'après la guerre. Des indices laissent croire qu'au début des années 1920, une bonne partie des patrouilles du Québec et de l'Ontario étaient adjudgées par contrat<sup>91</sup>, mais qu'à la fin des années 1920 les patrouilles forestières furent plus étroitement dirigées par les provinces, quoique dans celles qui n'avaient pas de patrouilles c'est la A.R.F.C. qui fit le travail<sup>92</sup>. Les lignes téléphoniques des concessions forestières et le réseau des gardes forestiers furent d'une grande utilité. D'après le ministre des Terres et Forêts de l'Ontario qui soutient qu'en 1925 les méthodes améliorées de signalisation et de lutte contre les feux de forêt ont limité les pertes forestières à quelque 80,000 acres, alors qu'en 1923 un plus grand nombre de feux avaient porté les pertes à 2,000,000 d'acres<sup>93</sup>, le succès obtenu surtout par l'aviation aidée du téléphone est évident. Le ministre souligna particulièrement l'apport des patrouilles aériennes dans cette diminution. Il n'est pas certain qu'il y eut à l'échelle nationale un succès correspondant, encore qu'il ne fasse pas de doute que de telles patrouilles et d'autres innovations similaires réduisirent le nombre des feux. L'étendue de cette diminution à l'échelle nationale exige une analyse plus poussée.

En un sens, le succès des patrouilles aériennes souligne les effets des progrès technologiques obtenus à l'aide des moteurs à essence. Mais ce succès avait quand même une plus grande signification. Les

89. P. & P. Mag., 2 juin 1927, p. 717, et 16 juin 1927, p. 776.

90. P. & P. Mag., juillet 1953, p. 82.

91. R.E.G. Davies, *A History of the World's Airlines*, p. 83.

92. P. & P. Mag., 12 mai 1927, p. 614.

93. P. & P. Mag., 10 février 1927, p. 200.

moteurs à essence procuraient une source génératrice compacte et indépendante, ils étaient plus économiques dans leur fonctionnement, et, compte tenu du danger des feux, plus sûrs que les machines à vapeur. Le plus ancien rapport porté à la connaissance de l'auteur à propos des petits moteurs à essence qui serviraient à des usages spécifiques dans les bois, remonte aux environs de 1918-1919 alors que l'on fait état d'une scie à tronçonner, qui semble être une scie motorisée, plutôt grossière, en usage dans les régions de l'ouest pour débiter les billes en bois de chauffage<sup>94</sup>. Dès la fin des années 1920, il semble que de petites pompes à essence étaient utilisées pour combattre les incendies<sup>95</sup>, mais on les affectait surtout au transport des billes et du bois de grume. À la même époque, on annonçait des tracteurs à essence de différents modèles et dimensions, qui semblent avoir été accueillis d'emblée. La publicité faite à propos de ces tracteurs donne l'impression que l'on a utilisé des arguments plus persuasifs que lorsqu'il s'était agi des machines à vapeur d'avant-guerre, et d'avoir approuvé les tracteurs à essence pour le travail en forêt. Mais les vieilles techniques ont survécu ; les chevaux étaient encore utilisés dans les bois, et on sait qu'il s'en trouve encore de nos jours. Mais l'adoption des moteurs à essence a peut-être causé des transformations plus grandes que le seul fait du remplacement des chevaux par les tracteurs. Dans quelle mesure ont-ils pu défricher les boisés jusqu'alors inaccessibles ? Faciliter la construction des chemins ? Transformer les routes et réseaux de transport ? Modifier l'embauche et les types d'exploitation ? En général, agir sur toutes les opérations ?

Comme précédemment, nombre de questions doivent être examinées. Par exemple, celle qui a trait à la colonisation, tout particulièrement dans le nord de l'Ontario, et qui semble avoir causé plus de soucis politiques à cette époque qu'avant 1914, alors que les relations entre colons et compagnies forestières se détérioraient. Comment les diverses tactiques pour la réintégration des anciens combattants ont-elles agi sur l'industrie ? Une autre question concerne l'utilisation des chemins de fer pour le transport des billes. On a

94. F.A. Leete, *Lumbering and Woodworking Industries in the United States and Canada...*, vol. 1, p. 55/63. Note : Ce livre porte une double pagination ; le passage cité est tiré de la page qui porte en haut le numéro 55, et en bas le numéro 63.

95. P. & P. Mag., mars 1933, impression générale tirée d'un article intitulé « Fighting Forest Fires » de H.C. Johnson.

noté qu'en 1918-1919 ils étaient en usage au Canada<sup>96</sup>, mais où ? Et dans quelle mesure ? On a aussi prétendu que « la mise en pratique d'une direction technique des modes de développement de la pâte et du papier comme partie des opérations industrielles » s'est accentuée à partir surtout de 1915<sup>97</sup>. Comment ? Pourquoi ? En raison de l'inquiétude éprouvée quant à la baisse des réserves de bois à pâte où se situent les tentatives d'utilisation des autres matières premières (par exemple, la paille) pour fabriquer le papier ? Ces tentatives, tout particulièrement, doivent être examinées non seulement sous l'angle des problèmes techniques, mais aussi politiques ; plusieurs d'entre elles concernaient les provinces de l'ouest. Jusqu'où entre alors en ligne de compte la question d'un support gouvernemental accordé à ces provinces en vue d'une plus grande expansion économique ? À la fin des années 1920, un établissement de vente fut mis sur pied pour représenter les produits de nombreuses entreprises importantes. Pourquoi ? Comment ? Quelle fut la mesure de son succès ? Brièvement, de quel genre de mise en marché s'agissait-il et comment a-t-elle évolué pendant la période qui nous occupe ?

#### V. De 1929 à 1945

Pendant cette période l'industrie, durement éprouvée, s'est établie sur des assises plus solides et plus saines quoique avec difficulté. Cette stabilité fut suivie d'un renouveau d'expansion issu des conditions du temps de guerre. Durant ces années, une intervention gouvernementale se fit sentir, mais les canaux d'intervention ont changé ; contrairement à ce qui allait se produire pendant les années de guerre, c'est à d'autres paliers du gouvernement qu'eurent lieu les interventions dans les années de la dépression. Il est logique de supposer que les contrôles imposés entre 1939 et 1945 étaient de même origine que ceux de la première Grande Guerre, mais il reste à en déterminer les particularités.

Quelques innovations de la fin des années 1920 furent introduites comme éléments dans la réduction des frais d'opération (par exemple, l'emploi de véhicules ou d'appareils mus à l'essence) ; quelle qu'ait été leur valeur à ce moment-là, ces innovations s'im-

96. Leete, vol. 1, page 12/20.

97. MacNaughton, p. 73.

posèrent dans les années 1930. On a prétendu que plus de la moitié de la production de papier journal dans l'industrie était sous tutelle, au début des années 1930<sup>98</sup>. L'expansion exagérée des années 1920, et le financement plutôt irréfléchi de l'expansion même, durant ces années, en furent probablement responsables mais ceci doit être confirmé. La baisse régulière de la production, des exportations et des bénéfices ces années-là s'y rapportait très probablement. En 1928, dans la dernière année d'expansion précédant la dépression, la production du papier journal était de quelque 2,414,393 tonnes, et en juillet 1929 elle continuait d'augmenter, mais à la fin de l'année « ...durant la période d'insécurité plusieurs fabriques fermèrent pendant un certain temps alors que d'autres continuaient d'opérer à un rythme ralenti... »<sup>99</sup> ce qui fait que les chiffres pour cette année-là indiquent que l'industrie éprouvait déjà des difficultés malgré une production estimée à environ 2,700,000 tonnes<sup>100</sup>.

La dégringolade commença véritablement en 1930. La production nette de l'industrie forestière tomba, de 147,000,000 de dollars qu'elle était en 1929 à 110,000,000 en 1931<sup>101</sup>, 88,000,000 de cette somme représentait l'apport de l'industrie des pâtes et papiers<sup>102</sup>. La production nette de l'industrie forestière continua de baisser, touchant un point très bas en 1933, quand la production nette de l'industrie des pâtes et papiers était évaluée à un peu moins de 57,000,000 de dollars<sup>103</sup>. Par la suite, il y eut une très lente augmentation ; même les chiffres de 1936 sont encore au-dessous de ceux de 1931. La baisse des prix qui accompagna la dépression tendit à camoufler le fait que le tonnage de la production n'avait pas baissé aussi vite que la valeur de la production. Le prix du papier journal tomba à 38.50 dollars la tonne en 1933<sup>104</sup>, mais il semble que ce fut là le point le plus bas. Il reste à déterminer, car on ignore si ce prix est en dollars canadiens ou américains. À partir de 1934, la production s'accrut et, même si la crise de 1937-1938 la fit baisser temporairement, elle n'atteignit jamais plus les niveaux rapportés pour 1932-1933 ; en 1941, la production du papier jour-

98. Stevenson, p. 151 ; *P. & P. Mag.*, septembre 1953, p. 110.

99. *Handbook*, 1930, pp. 6, 7 et 76.

100. *Handbook*, 1930, p. 75.

101. *Handbook*, 1933, p. 83.

102. *Handbook*, 1938, p. 70.

103. *Handbook*, 1938, p. 70.

104. *P. & P. Mag.*, janvier 1933, p. 26.

nal atteignit son point culminant pour la période qui nous concerne. Par la suite, il y eut une baisse lente, tandis que la production totale de papier s'accrut <sup>105</sup>. Ceci traduit évidemment la demande variable de l'économie du temps de guerre par rapport à la diversité des papiers requis.

Les effets de la dépression expliquent certainement l'intérêt montré par l'industrie lors de la Conférence impériale économique tenue à Ottawa en 1932. On rapporte qu'on s'attendait que les accords conclus alors faciliteraient les débouchés canadiens, en particulier ceux du papier journal, dans quelques autres pays du Commonwealth qui n'avaient acheté que pour environ 11 pour cent de la production canadienne dans l'année fiscale précédente, 1930-1931 <sup>106</sup>. Il semble cependant que les accords conclus n'ont eu que de piètres résultats. Et pourquoi? Le *New Deal* serait-il survenu avant que ne soient ressenties les conséquences des accords?

Naturellement, ce *New Deal* en lui-même doit être étudié. Il semble qu'il a eu une influence considérable au Canada, soit indirectement (par l'accroissement du commerce, au fur et à mesure que s'amélioreraient les conditions américaines) soit directement, par le besoin de s'interroger sur la portée de certains textes de loi. On a soutenu que la N.R.A. et le Wagner Act eurent autant d'influence au Canada qu'aux États-Unis <sup>107</sup>, mais ceci doit être vérifié. Il est certain que les revues spécialisées ont accordé beaucoup d'attention au *New Deal*. En juin 1933, par exemple, on faisait remarquer que, parmi les autres lois du *New Deal*, la N.I.R.A. en particulier pouvait agir sur l'industrie du Canada, et on laissait supposer que cette influence pouvait nuire <sup>108</sup>. Mais au mois de juillet, on vantait le C.C.C. et l'on se posait la question suivante : pourquoi n'y avoir pas recours ici <sup>109</sup>? De toute façon, ce ne fut pas avant 1937-1938 que le Programme national forestier, qui s'apparentait au C.C.C., fut organisé <sup>110</sup>. En juillet 1933 également, on reconnut l'importance de « l'effet psychologique » du N.I.R.A. sur le secteur commercial de l'industrie <sup>111</sup>, quoique, au cours du mois suivant, on

105. *Handbook*, 1946, p. 75.

106. *Handbook*, 1933, p. 32.

107. Jordan, p. 162.

108. *P. & P. Mag.*, juin 1933, p. 357.

109. *P. & P. Mag.*, juillet 1933, p. 441-442.

110. *P. & P. Mag.*, septembre 1939, pp. 587-590.

111. *P. & P. Mag.*, juillet 1933, p. 446.



notait chez les hommes d'affaires et les industriels, des réserves quant à l'efficacité de la N.I.R.A. en particulier <sup>112</sup>. Toute la question des conséquences du *New Deal* doit être étudiée, comme doit être étudiée la lenteur relative de l'application des théories du *New Deal* aux problèmes canadiens, du moins en ce qui a trait à l'industrie en question.

Des preuves existent de malaises ouvriers pendant la période de dépression, particulièrement dans le secteur de la forêt ; par exemple, à la fin de 1933, on a prétendu que les grèves dans les chantiers avaient été fomentées par des agitateurs qui exagéraient des griefs légitimes <sup>113</sup>. Ceci doit être davantage fouillé, de même que la supposition qui veut que les rapports entre travailleurs et dirigeants furent, jusqu'à la fin des années 1930, à peu près inexistantes en dehors du secteur ontarien de l'industrie du papier journal <sup>114</sup>. Ceci suppose une étude approfondie des mouvements syndicaux dans l'industrie dont les effets semblent avoir varié suivant les régions.

Il est surprenant de constater qu'il semble y avoir eu, par comparaison, plus de changements dans l'emploi et les salaires dans cette industrie que dans certaines autres. On a rapporté qu'il y avait 33,207 employés dans l'industrie en 1930 <sup>115</sup>, tandis qu'en 1935, alors qu'une reprise économique s'effectuait, le nombre n'était que d'environ 27,800 <sup>116</sup>.

La prudence veut que les indices ne soient considérés que comme des indicateurs grossiers, mais ceux qui ont rapport à l'embauche de la section « forêts, abattage surtout » montrent une baisse. Sur une base de 100 en 1926, l'indice pour 1929 indique 125.8, tandis que pour 1932 il descend à 42.6 pour remonter à 129.9 en 1935. Pour « toutes industries » les chiffres de l'indice étaient 119, 83.4 et 99.4 pour les mêmes années <sup>117</sup>. Les indices des salaires sont baissés de 97.5 qu'ils étaient en 1930 à 73.1 en 1935 pour « l'abatage », en comparaison de 99.9 et 88.4 pour « toutes industries » plus dispersés mais sur une base de 100 en 1939, les chiffres ont duré les mêmes années <sup>118</sup>. Les données en dollars sont moins

112. *P. & P. Mag.*, août 1933, p. 492.

113. *P. & P. Mag.*, décembre 1933, p. 782.

114. Jordan, p. 160.

115. *Handbook*, 1933, p. 108.

116. *Handbook*, 1938, p. 101.

117. *Handbook*, 1938, p. 172.

118. *Handbook*, 1946, p. 132.

accessibles, mais il semble que pour « toutes industries » la moyenne hebdomadaire du salaire était d'environ 22 dollars en 1939<sup>119</sup>. En 1945, dans la section « forêts, abattage surtout » l'indice de l'embauche et des salaires indique environ 200 et 153.3 respectivement<sup>120</sup>. Il est évident qu'il faut trouver une image plus claire des fluctuations et, si possible, des facteurs qui y ont contribué, surtout pour ce qui a trait aux années de base.

Sur ce point également il faut donner plus de précisions quant aux conséquences de la guerre. Il ne semble pas y avoir eu autant d'interruptions en 1939 qu'il y en avait eu en 1914. Il se produisit inévitablement des revirements dans les courants commerciaux (et il faut les analyser), mais il semble que, de façon générale, on se soit à bon escient exercé « au calme et à la délibération » en face de la crise<sup>121</sup>. Le gouvernement fédéral prit la direction de l'industrie qui, durant les années 1930, avait été, du moins en partie, dirigée par les gouvernements provinciaux du Québec et de l'Ontario<sup>122</sup>. L'industrie paraît s'être aisément mise sur un pied de guerre, et on doit en chercher les raisons. Dans quelle mesure les leçons tirées de 1914-1918 aidèrent-elles ? Voilà une question pertinente.

Le véritable impact de la guerre semble s'être produit à partir de 1942. On a fait observer qu'en 1940 la guerre n'entraînait pas en ligne de compte et qu'elle n'avait eu guère de conséquences « en dehors de quelques permutations de personnel nécessitées par l'enrôlement ou par l'appel des directeurs de fabriques de papier pour des postes (sic) dans les travaux de guerre... »<sup>123</sup>. En 1941 disparut l'état quelque peu « léthargique » qui avait existé jusque là<sup>124</sup>. Il semble que l'idée d'utiliser la machinerie des usines de papier en vue de la production d'armement fut mise de l'avant en 1941 et que, dès 1943, elle fut considérée comme un apport indubitable à l'effort de guerre<sup>125</sup>. Ceci doit être analysé en détail. Déjà d'autres problèmes surgissaient ; l'énergie électrique étant drainée vers d'autres travaux de guerre, quelques fabriques réinstallèrent le système à va-

119. *Handbook*, 1946, p. 132.

120. *Yearbook*, 1952-53, p. 695 ; aussi p. 708. On arrive à ces données en compilant les indices de 1946.

121. *P. & P. Mag.*, octobre 1939, p. 617.

122. Easterbrook & Aitken, p. 545.

123. *P. & P. Mag.*, septembre 1953, p. 113.

124. *P. & P. Mag.*, septembre 1953, p. 114.

125. *P. & P. Mag.*, septembre 1953, p. 115 ; voir aussi Pouliot, p. 6.

peur et d'autres l'appliquèrent pour la première fois <sup>126</sup>, mais vers la fin de 1944 et au début de 1945 l'énergie électrique fut redonnée aux fabriques de papier <sup>127</sup>.

La demande de pâte de bois — dont une quantité toujours croissante servait à autre chose qu'au papier — causa ce qu'après la guerre on nommerait une « trop large coupe » et un « drainage anormal » des réserves forestières <sup>128</sup>. En même temps, le manque de main-d'œuvre nuisit au travail de protection et de préservation. La hausse du rendement explique l'ampleur de l'exploitation. En 1939, on notait que la production totale de pâte atteignait un peu plus de 4,000,000 de tonnes ; en 1942, elle dépassait 5,600,000 tonnes, mais déclina quelque peu par la suite jusqu'à après la guerre <sup>129</sup>. La production du papier journal suit la même évolution. De 2,900,000 tonnes qu'elle était en 1939, la production totale atteignit un sommet en 1941 avec un peu plus de 3,500,000 tonnes, après quoi elle baissa jusqu'à n'atteindre qu'un peu plus de 3,000,000 de tonnes en 1944 <sup>130</sup>. La production totale de papier suit exactement les mêmes variations : une hausse jusqu'en 1941 et une baisse jusqu'en 1944. La quantité accrue de pâte utilisée à d'autres fins servait surtout à la fabrication de la poudre sans fumée <sup>131</sup>.

Comme cela s'était produit auparavant, la plus grande partie de cette production provenait des provinces de l'est. En 1939, des 100 fabriques de pâtes et papiers connues au Canada, six étaient situées en Colombie-Britannique, avec un capital de quelque 16 millions de dollars, tandis que le Québec et l'Ontario en avaient 81 avec un capital de près de 170 millions de dollars. Des Maritimes jusqu'au Manitoba, on comptait douze autres fabriques avec un capital de 23 millions de dollars réparti entre elles <sup>132</sup>. Il ne semble pas que cette répartition ait changé de façon caractéristique avant la fin de la guerre. Incidemment, la fabrication justifie cette répartition de la production, mais à un moindre degré qu'on s'y attendrait. La répartition, entre les provinces les plus importantes pour la fabrication

126. *P. & P. Mag.*, septembre 1953, p. 115.

127. *Handbook*, 1946, p. 76.

128. *Handbook*, 1946, p. 70.

129. Easterbrook & Aitken, pp. 540-541 ; *Handbook*, 1944, p. 87 ; *Handbook*, 1951, p. 167.

130. *Handbook*, 1944, p. 88 ; *Handbook*, 1951, p. 167.

131. Guthrie, p. 66.

132. Pouliot, p. 4.

de la pâte en 1942, époque de la grande production, par exemple, était comme suit : Québec 2,900,000 tonnes, Ontario 1,500,000 tonnes, Colombie-Britannique 500,000 tonnes<sup>133</sup>. Le reste venait des autres provinces.

Il est évident que plusieurs questions touchant cette époque exigent qu'on s'y arrête. Les répercussions de la dépression et des années de guerre sur les procédés de conservation attirent notre attention ; on rapportait en 1930 que « Des mesures sont prises pour établir nos forêts sur une base rentable soutenue... »<sup>134</sup>. Il est du plus haut intérêt de considérer l'évaluation subséquente. La dépression a-t-elle eu à ce sujet une influence quelconque ? On rapportait en 1933 que les patrouilles aériennes contre les feux de forêt étaient d'envergure<sup>135</sup>. Un autre rapport (qui renvoie à la fin de 1936) laisse entendre la même chose<sup>136</sup>, comme celui qui a trait à l'année 1938<sup>137</sup>. Comme la dépression a fait sensiblement diminuer les revenus du gouvernement et des compagnies, a-t-on, ou non, réduit la patrouille et, si oui, dans quelle mesure ?

D'autres questions concernent les problèmes ouvriers, tant du point de vue des paliers d'emploi que de celui des syndicats pour la période de guerre, le fonctionnement précis des ministères ou autres offices de contrôle de la période de guerre (et de la dépression) et, après 1941, la coopération efficace apparemment étroite avec les offices similaires des États-Unis. Les changements dans les réseaux de commerce et de fabrication doivent être également étudiés. De même, il faut analyser tout particulièrement l'influence de la crise économique et de la guerre, en ce qui concerne le secteur de l'énergie hydro-électrique de l'industrie. Il semble que plusieurs fabriques installèrent un outillage dont la capacité de production dépassa de beaucoup, et délibérément, celle de la consommation, afin de vendre le surplus. Qu'arriva-t-il dans les années 1930, quand baissa la production du papier ? Le surplus était-il vendu ou bien les usines hydro-électriques fonctionnaient-elles en deçà de leur capacité ? La mesure de la déviation durant les années de guerre doit aussi être expliquée.

133. *Handbook*, 1951, p. 167.

134. *Handbook*, 1930, p. 70.

135. *Handbook*, 1933, p. 123.

136. C.A. Ashley and R.G. Smails, *Canadian Crown Corporations*, pp. 262-263.

137. *Handbook*, 1938, p. 138.

Quelques années après la guerre, on rapportait que dès 1945 il y avait eu nombre d'améliorations techniques dans l'industrie ; quelques-unes étaient d'importance et on commençait à les utiliser largement <sup>138</sup>. Quelles étaient ces améliorations ? Quand les mit-on en pratique ? Les avait-on créées durant les années 1930 et reportées à plus tard, à cause de l'état languissant de l'industrie ?

## VI. De 1945 à nos jours

Durant les années d'après-guerre, l'industrie s'est développée sensiblement et a atteint la place importante qu'elle occupe dans l'économie nationale d'aujourd'hui. Dans ses grandes lignes, cette époque peut être divisée en deux périodes : la première, plutôt courte, durant laquelle on se remettait des fléchissements et des contraintes du temps de guerre, et la seconde, soit l'expansion rapide qui suivit. À certains égards, cette dernière période ressemble à celle des années 1920, sauf qu'elle paraît avoir été beaucoup plus saine. Il semble que cette expansion — mais ceci doit faire l'objet d'une étude — ait été financée dans une plus large mesure par l'utilisation du capital et des réserves provenant de l'industrie même, c'est-à-dire par un nouvel investissement des profits et revenus. Une évaluation effectuée en 1953 rapporte que la somme de 600 millions de dollars, provenant principalement des revenus et profits non distribués, a été investie dans l'industrie entre 1945 et 1952 <sup>139</sup>. Si ceci est prouvé par l'analyse, la source et la répartition d'un nouveau capital d'investissement extérieur à l'industrie doivent être déterminées.

Alors que la demande de papier augmenta, les contrôles de guerre furent abolis et la production s'accrut presque aussitôt. Plus tard, on notait qu'en 1946 cette demande « entraîna un vaste programme de réaménagement et de réouverture des usines déjà existantes ; plusieurs nouvelles usines furent ouvertes et l'on en construisit d'autres qui étaient à l'état de projet » <sup>140</sup>. Ceci paraît légèrement exagéré car, en 1946, il n'y avait en opération qu'une usine de plus qu'en 1940 et ces deux années en comptèrent moins qu'en

138. P. & P. Mag., octobre 1953, p. 122.

139. P. & P. Mag., (Convention issue) 1953, p. 138.

140. P. & P. Mag., octobre 1953, p. 122.

1943<sup>141</sup>. Cependant, dès 1949, il y eut un accroissement significatif du nombre d'usines en opération<sup>142</sup>, et il est logique de croire que plusieurs d'entre elles étaient beaucoup plus modernes et fonctionnelles que celles qui mirent à profit la demande qui était apparue immédiatement après la guerre. Il semble probable que ceci soit dû partiellement à la rationalisation et aux économies d'échelle, et partiellement au progrès technologique, mais l'importance relative de ces facteurs et la possibilité que d'autres facteurs existent doivent être étudiées.

Le rôle de la technologie paraît dominant. L'emploi d'un outillage nouveau dans les usines avait certainement son importance, mais l'emploi de matières premières qui provenaient d'autres sources y avait contribué. Au début des années 1960, on rapportait que « il existe maintenant une utilisation beaucoup plus efficace du bois coupé »<sup>143</sup> et on donnait, notamment, comme preuve de ceci, l'emploi d'un plus grand nombre d'espèces d'arbres qu'auparavant, un plus grand rendement de pâte par corde, et une plus large exploitation des sous-produits. Durant la dernière décennie, l'utilisation des rognures de bois pour alimenter les broyeurs avait été remarquée, et l'on s'est alors aperçu que les nouvelles usines de la fin des années 1940 « n'employaient que peu ou pas du tout de bois à pâte, mais tout ce qui restait du bois équarri provenant des scieries ou les déchets de bois plaqué »<sup>144</sup>. Ceci suppose que les usines utilisaient plus de moyens scientifiques et démontre très certainement la valeur du travail accompli par l'équipe de recherches de l'Institut des Pâtes et Papiers. Conséquemment, ce point mériterait aussi un examen approfondi.

L'évolution technologique a également agi sur les opérations forestières, peut-être plus que dans toute autre période similaire précédente. Alors qu'au début des années 1950 on pouvait noter que « il y a eu un accroissement général de l'emploi des méthodes mécaniques dans l'abattage », dans les provinces de l'est, ceci semble avoir concerné plutôt le transport<sup>145</sup>. Dès le début des années 1960, cependant, une remarque semblable se lit comme suit : « La

<sup>141</sup>. *Handbook*, 1944, p. 117; *Handbook*, 1946, pp. 75 et 111; *Handbook*, 1963, p. 192.

<sup>142</sup>. *Handbook*, 1951, p. 207.

<sup>143</sup>. *Handbook*, 1963, p. 189.

<sup>144</sup>. *Handbook*, 1951, p. 166.

<sup>145</sup>. *Yearbook*, 1952-53, p. 469.

récolte de la moisson forestière est devenue... une opération hautement mécanisée avec des méthodes variant selon le terrain et les particularités de la forêt »<sup>146</sup>. Ceci implique un usage beaucoup plus généralisé de la mécanisation, sous toutes ses formes. Quand on se réfère à la coupe, la section « production » (qui concerne principalement l'exploitation) pour les années 1940 et le début des années 1950 devient « rotation » (supposant un usage planifié et rationnel) pour les années 1960. À notre avis, il semble que cette évolution soit imputable au nouveau degré d'intérêt dans la conservation. Durant les années 1930, on traitait cette question de façon peu enthousiaste (voir plus haut note 134) alors qu'au début des années 1950, on note une attitude beaucoup plus positive ; et dès 1960, on affirmait que « le gouvernement autant que l'industrie » hâtait le projet « d'une gestion amplifiée des opérations forestières... » pour s'assurer que le potentiel de productivité demeure raisonnablement stable<sup>147</sup>. Dans cette conjoncture, cependant, on doit se rappeler que tout en s'alimentant largement à même les forêts, l'industrie des pâtes et papiers n'était pas la seule à les utiliser. On a calculé qu'au début des années 1950, les fabriques de pâte à papier n'utilisèrent qu'environ 20 p.c. de la coupe totale au Canada<sup>148</sup>. Ceci évidemment demande vérification.

Durant cette période, il semble que la main-d'œuvre se soit stabilisée. L'embauchage en 1943 se chiffrait à 37,000 et n'a subi aucun changement majeur jusqu'après la guerre, alors qu'en 1948 il avait atteint plus de 51,000 et on déclarait qu'en 1960 il avait dépassé 65,000<sup>149</sup>. Ces données ont trait à l'embauchage à temps plein et les chiffres étaient beaucoup plus élevés pour les employés saisonniers ; en 1950, on estimait que le nombre des employés saisonniers était de plus de quatre fois celui des employés permanents<sup>150</sup>. Dans quelle mesure ces données et la répartition de la main-d'œuvre subirent-elles l'influence de l'efficacité croissante ou de l'implantation de nouvelles techniques ? Ce point n'est pas clair, quoiqu'il doive y avoir un rapport entre ces éléments, et on devrait l'étudier. La question des salaires en est une autre reliée au secteur

146. *Handbook*, 1963, pp. 189-190.

147. *Handbook*, 1963, p. 189.

148. Easterbrook and Aitken, p. 539.

149. *Handbook*, 1946, p. 111 ; *Handbook*, 1951, p. 207 ; *Handbook*, 1963, p. 192.

150. *Yearbook*, 1952-53, pp. 474-475.

de la main-d'œuvre dans l'industrie et qui exige une analyse ; en 1950, le salaire hebdomadaire dans les usines atteignait presque 60 dollars<sup>151</sup>, de 48 dollars qu'il était en 1946<sup>152</sup>, mais l'échelle des salaires et des augmentations devrait être précisée davantage, comme doit l'être le rôle de l'activité syndicale. La portée des programmes de sécurité sociale à différents paliers du gouvernement peut aussi être pertinente.

Il semble évident que cette période soulève plus de problèmes que n'importe quelle autre qui l'a précédée, et l'un des plus importants est de connaître ce qui fait qu'après la seconde guerre mondiale, il y avait une stabilité d'expansion supérieure à celle qui a suivi la première Grande Guerre. Tandis que plusieurs des réponses à ces questions doivent être trouvées à l'intérieur du pays, il y a probablement un aspect international qui doit être considéré. Comment l'éclatement économique mondial en 1945-1946 peut-il se comparer à celui de 1918-1919 ? Est-ce qu'une coopération internationale un peu plus grande dans les questions financières et le maintien des restrictions monétaires du temps de guerre dans presque tous les domaines entrent en ligne de compte ? Il ne semble certainement pas y avoir eu, tard dans les années 1940, une inflation qui troubla le commerce mondial comme cela s'était produit au début des années 1920. Le rapport entre ces faits et les réseaux d'exportation de l'industrie n'est pas évident et demande qu'on s'y arrête. Les exportations brutes augmentèrent assez brusquement mais l'inclusion de Terre-Neuve après 1949 en complique l'interprétation. En 1947, le Canada exporta pour 340 millions de dollars de papier journal et pour 760 millions de dollars en 1961<sup>153</sup>. Même en tenant compte de l'inclusion de Terre-Neuve dans le dernier chiffre, et de son exclusion du premier, il y a là évidemment un gain très marqué. Comme toujours, une bonne partie de ces exportations allèrent aux États-Unis, où l'accroissement du format moyen des journaux et de leur tirage créèrent une demande toujours plus grande. On a déclaré qu'en 1948 un quotidien américain moyen comportait environ 32 pages, et que son tirage était d'un peu plus de 51,000,000 d'exemplaires, tandis qu'en 1953 les chiffres étaient 37 pages et 54,500,

151. *Yearbook*, 1952-53, p. 702.

152. Ces données sont une compilation des indices du *Yearbook*, 1952-53, p. 708.

153. *Handbook*, 1951, pp. 274-275 ; *Handbook*, 1963, p. 254.



000.<sup>154</sup> Les journaux du dimanche, naturellement, étaient plus volumineux. Le tirage domestique, de plus en plus important, doit s'ajouter à ces chiffres. Les deux aspects doivent être analysés.

D'autres problèmes majeurs qui surgissent comprennent, directement ou indirectement, tous les aspects de l'apport de l'industrie à l'économie nationale durant cette période. Un autre problème est celui de la mobilité de répartition de la capacité de production des provinces et les différences technologiques d'une région à l'autre. La contribution de diverses associations industrielles et organisations, autres que l'Institut des Pâtes et Papiers déjà mentionnée, représente un troisième problème à analyser. Il existe aussi un nombre indéterminé de problèmes moins importants dont plusieurs ont été abordés plus haut.

### Conclusion

D'après les remarques qui précèdent, il est clair qu'il y a beaucoup de points à éclaircir au sujet de l'expansion de cette industrie, non seulement du fait que l'expansion de toute industrie a son importance, mais beaucoup plus à cause de sa rapidité qui ne peut être comparée qu'à quelques autres. En 1900, l'industrie des pâtes et papiers était juste assez importante pour être mentionnée dans les statistiques; en 1960, elle venait en tête de liste des exportations canadiennes, elle employait plus de travailleurs à salaire plus élevé que toute autre industrie, et elle était assurément destinée à grandir davantage. La forme de cette expansion doit être analysée, et cette étude n'est qu'une tentative préliminaire pour délimiter les circonstances et les influences qui créèrent l'industrie.

W. B. WHITHAM,  
maître ès arts (histoire)

154. Easterbrook and Aitken, p. 538; Guthrie, pp. 56-57.